

Quand elle découvre pour la première fois le reflet de deux petites filles blanches dans l'eau de la barquette qu'elle utilise pour la divination, Maman Azizée ressent au plus profond de sa chair le lien inconditionnel qui l'unit à ces deux inconnues en péril. A l'orée de sa vie, il lui faut tout quitter pour tenter de les sauver. Et c'est ainsi que cette guérisseuse de la mer de grand renom laisse derrière elle le village de la presqu'île où elle coule des jours paisibles, pour se lancer dans une véritable odyssee, qui la conduit en Métropole, dans la terre lointaine et redoutée des anciens colonisateurs. Quel lien l'unit aux petites étrangères pour justifier pareil sacrifice? Par quels dangers sont-elles menacées? Quel grand secret de famille Azizée a-t-elle découvert ?

C'est ce que l'on découvre au fil d'une intrigue qui mêle péripéties tragi-comiques, émotions et étrangetés, tandis que la vieille maman déploie toutes sortes de stratégies pour retrouver et sauver les deux adolescentes. Ses observations, à la fois naïves et lucides sur le monde occidental, sont l'occasion de saillies drolatiques et pleines de sagesse.

Diane et les images est avant tout un roman initiatique où se croisent la grande et la petite histoire, les mondes d'ici et de là-bas, fruit d'un héritage colonial douloureux entre France et Afrique, qui trouve peu à peu sa résolution. Par un style émaillé d'expressions locales, Corinne Chandra Diallo construit des passerelles entre des imaginaires lointains, au cœur des subjectivités et des complexes culturels de ses personnages. L'auteure invente ainsi un français à la synesthésie singulière dans lequel les sens se répondent. Les liens subtils d'Azizée, prêtresse de la mer, avec les mondes océaniques ou encore les errances de Diane qui découvre intuitivement ses dons dans la forêt enchanteresse sont l'occasion de puissantes évocations poétiques, puisées dans les expériences chamaniques de l'auteure elle-même.



*Corinne Chandra Diallo, écrit ici son second livre, après un premier récit de voyage (Journal d'un éveil, Corinne Diallo – Spindler, Editions Unicités). D'origines multiples, entre Afrique et Europe, elle fait partie d'une génération d'enfants à l'identité métisse, issus de l'histoire coloniale, qui ressent aujourd'hui le besoin de témoigner de cet héritage multiculturel. Diplômée de Sciences po Paris et de l'EHESS, professeure d'histoire géographique, Chandra Diallo est aussi auteure – compositrice – interprète (Album La maison, Corinne Diallo). C'est lors d'un voyage au pays de ses ancêtres gabonais que lui est venu d'une traite le récit de Diane et les images, puisqu'il lui fallait accomplir son destin d'enfant métisse, lien et pont entre les mondes.*



1<sup>er</sup> Extrait :

### *L'eau de la petite pirogue*

Visage tendu, maman Azizée scrutait la barquette de bois, puisque, inexorable, la chose s'était reproduite chaque fois. Elle guettait avec une attention concentrée. Au bout d'un temps indéterminé, apparaîtraient l'enfant, petit soleil au sourire enjôleur et la grande brune aussi ingrate que l'autre était jolie, tête rasée, prunelles d'un vert jaune inimitable, *une fille de la terre et de la forêt* se disait Azizée, *une fille qui a hérité de mes dons autant que de la couleur de mes yeux.*

Pour l'heure, l'eau de la petite pirogue ne reflétait que le ciel. Le ciel blanc de toujours. Et l'aïeule attendait.

Elle attendait ce moment béni entre tous où surgiraient des eaux laiteuses de la barquette, les deux petites issues de la chair de sa chair, ces enfants qu'elle chérissait déjà de toute son âme bien qu'elle ne les eût jamais rencontrées. Mais l'eau ne reflétait que les épais nuages de la saison des pluies.

Alors, Azizée se campa face à l'océan et leva les bras. Tête penchée en arrière et yeux mi clos, elle salua le levant. Elle demeura longtemps ainsi, abandonnée à la rosée marine. Puis, quand elle se sentit suffisamment purifiée, elle se mit à tourner lentement dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. A chaque direction, d'un cri, d'un geste, les portes s'ouvraient. Elle descendit ensuite l'escalier de bois d'okoumé qui la menait du ponton à la grève. Menue et gracile en sa majesté, de toute éternité *Andjo mi l'amour*; Azizée-aux-yeux-d'amour, ainsi que les anciens se plaisaient encore à l'appeler, elle avançait du pas chaloupé des gens de la presqu'île.

Elle enfonça ses pieds nus dans les sables, amarra son pagne blanc à liseré rouge. Sa voix se fit clapotis des vagues par temps calme, douce et forte à la fois. Elle s'agenouilla, caressa les grains de sable, y enfouit son visage, mais ne s'allongea pas pour sentir monter en elle les grondements intimes, les échos sombres et graves du ventre de la terre. Ce jour était à l'océan.

La vieille maman se redressa, s'avança dans la marée montante, avec un balancement de frégate, se laissa traverser par la houle, plus que jamais se donna tout entière puisque son vœu le plus cher se trouvait enfin exaucé.

Incantations de toute splendeur, motifs répétés à l'infini, chaque jour renouvelés comme l'écume de mer, l'empreinte du vent à fleur de sable, elle murmurait ce que nul autre que l'Esprit des eaux salées ne devait entendre.

### *Une prière d'une puissance insoupçonnable*

Quelques temps auparavant, mais en un lieu très éloigné de la presqu'île, je m'étais promenée pour la première fois dans la forêt qui entourait l'internat. J'étais alors une jeune fille que l'on prénommait Diane. Je venais d'arriver à la pension. Profitant de l'inattention des sœurs, je m'étais faufilée entre les arbres par un vieux sentier.

D'instinct, j'avais une marche souple, rapide, silencieuse. Tout en avançant, j'inspirais l'air humide. Les essences du petit bois pénétraient mes poumons. Je humais avec un plaisir inconscient l'amer feuillage en décomposition.

Je respirais.

Au bout d'un court instant, comme mes pas s'enfonçaient dans l'humus, le fourmillement que j'attendais se fit sentir. Cela courait de la plante de mes pieds à mon ventre. Il en avait toujours été ainsi quand je marchais dans la terre. La sensation était si vivifiante et si familière que je ne m'étais jamais interrogée sur ce phénomène étrange.

Suivant sans y penser les rais du soleil très bas qui perçaient les frondaisons, je me suis retrouvée hors du sentier, au cœur du taillis. Piquetées par la fraîcheur automnale, les joues me brûlaient. Je ne me voyais pas alors. Mais je devine aux sensations qui m'animaient que mes yeux brillaient d'un éclat particulier, et que leur jaune habituellement si dérangent avait pris les nuances plus douces de la forêt. Mon corps s'était délié d'un coup comme les tiges annelées d'une jeune fougère. Mes épaules, habituellement voûtées pour cacher la poitrine généreuse et précoce qui me faisait honte, se déployaient altières et révélaient mes formes. En ce moment précis, je ne devais plus rien avoir de l'adolescente androgyne et antipathique que tout le monde fuyait.

Commençait à pointer en moi une beauté sauvage et libre dont j'étais encore ignorante. Quelque chose se dérégla. Un désordre salutaire mais dangereux sans personne au - devant de moi pour m'accompagner.

Tout en avançant, inconsciente du danger qui me menaçait, je songeais à ma nouvelle existence si calme, la comparant à mon ancienne vie, celle d'avant la fugue, la vie du temps des parents et des amies de lycée. Je me revis un bref instant dans le bruit et l'agitation urbaine, dans ce qui avait été mon monde il y a peu.

Les pensées hésitèrent, volèrent sans but... Il y eut un bref moment de paix. Je me mis à écouter le craquement des branches mortes sous mes chaussures. J'avais l'impression d'écraser de petits os fragiles. Cela ressemblait au bruit subtil que produisait Chouquette, la chatte de *mamie*, quand elle croquait délicatement un rat des champs ou un oisillon du jardin et qu'elle donnait envie de faire pareil tant elle avait l'air de se régaler et tant elle était gracieuse quand elle léchait ensuite sa fourrure angora tâchée de sang à petits coups de langue rose. Je n'aurais pas dû penser à Chouquette, me dis-je alors, ni à *mamie*, ni au jardin des grands-parents. Maintenant c'était trop tard. Avec les grands-parents, Héléne allait s'immiscer, je le pressentais par la perception vague et insistante de ce bleu qui la caractérisait, un bleu devenu plus froid. Arrêter ça tout de suite, arrêter de penser à la petite sœur !

J'ai toujours eu beaucoup de volonté et de ténacité. C'est certainement ce qui m'a sauvée dans le grand malheur qui a failli m'engloutir. J'eus donc le réflexe de m'avancer plus profondément dans les fourrés pour stopper net le flux importun de mes pensées. Et je trouvai enfin ce que j'étais venue chercher au milieu des arbres. C'était cette sensation de nager dans les feuilles jusqu'au vertige, comme lorsque j'étais petite, noyée dans le vert, aspirée par la forêt. Quand on allait cueillir des champignons en famille, il y avait toujours ce moment où le bois assourdissait le monde. Les êtres se désintégraient. Un voile enveloppant se posait sur toute chose. Les parents croyaient que j'étais là avec eux, car j'étais capable de continuer à marcher, de tenir une conversation normale et même de surveiller Héléne tout en jouant avec elle. Mais je n'étais plus là. Seule la petite n'était pas dupe. Elle se rendait bien compte que la forêt avait emporté sa grande sœur, et que je naviguais quelque part au-dessus d'eux dans la voûte arborescente, en mon inaccessible et fabuleux royaume. Et quand elle se mettait à chuchoter d'une voix plaintive *Didine Didine*, tout en tirillant le bas de mon anorak, j'étais bien obligée de revenir parce que je n'avais jamais pu supporter son désarroi de petite sœur.

Petite sœur...

D'un brusque sursaut de volonté, je modifiai encore le flux de mes souvenirs et m'efforçai de me concentrer sur les parents. Par exemple, ce moment où le père s'était mis en colère. Quand il avait commencé à hurler et que sa voix s'était brisée, se terminant par des inflexions rauques un peu comiques - ça se voyait qu'il n'avait pas l'habitude -

son corps long et maigre s'était mis à pencher sur le côté, et je m'étais fait la réflexion qu'il ressemblait à un *I* majuscule en italique. Debout face à lui, dans le bureau où je n'étais jamais allée, sanctuaire devant lequel je passais jusqu'alors furtivement en jetant un coup d'œil plein de convoitise, avec toujours aussi intact le rêve enfantin d'avoir un jour l'honneur d'y pénétrer, j'avais adopté spontanément une attitude soumise, yeux et tête baissés dans une expression contrite, attendant que ça se passât, répondant du bout des lèvres à l'interrogatoire en règle. Je ne pouvais m'empêcher d'inspirer avec délice l'odeur mâle et familière de la pièce, vieux livres, cigares, cuir mêlés à ce quelque chose du père, une odeur qui rassurait, qui protégeait, qui rappelait ce papa tout en retenue, exigeant mais juste, qui, d'habitude, ne se mettait jamais en colère. C'est pourquoi je n'arrivais pas à prendre véritablement au sérieux l'homme hors de lui qui me menaçait d'un doigt tremblant en m'accusant de tous les crimes. Bien que les circonstances ne s'y prêtassent guère, je prenais plaisir à capter les mystères du bureau interdit, admirait d'un œil coulissant sous mes paupières baissées l'épais tapis persan, la table en bois massif, le fauteuil tanné où se lisait l'empreinte paternelle, les étagères chargées de livres reliés, héritage du colonel. Je n'écoutais pas vraiment ce que le père disait, mais je finis par entendre vaguement des bribes de phrases, *pension, internat, puisqu'on ne peut pas vous faire confiance*, et aussi *toi l'aînée, entièrement responsable, entièrement fautive, inadmissible*, quelque chose comme ça, quand une brusque secousse avait brutalement désaxé l'homme qui se trouvait devant moi, l'empêchant de poursuivre.

Au fond, je préférais encore la rage impuissante du père aux silences hésitants de la mère. Pour la première fois de ma vie, j'avais remarqué que ma mère ne me regardait jamais dans les yeux, qu'elle semblait avoir honte, qu'elle cherchait à cacher quelque chose de pas très joli et, oserais-je l'avouer, je la trouvais négligée, un peu sale même, cette femme dont tout le monde vantait l'élégance et à qui j'avais tant voulu ressembler, sachant que ce serait impossible car celle qui avait hérité de sa beauté, la surpassant même, c'était la petite sœur et non pas moi, mais voilà que cette femme au regard fuyant, ma mère, me choquait comme l'aurait fait un mannequin en tailleur Chanel un peu crasseux, impeccablement parfumé, manucuré, permanenté mais sentant légèrement mauvais.

Tristesse, colère, indifférence, au fond, impossible de savoir ce que j'éprouvais quand il s'agissait des parents. Tant mieux en tout cas si on ne les voyait plus !

Marchant ainsi, toujours plus profondément dans la forêt, en contraignant mon esprit à se concentrer sur la question des parents, j'avais biaisé le plus longtemps possible, mais le moment vint où je ne pus plus lutter.

Moment charnière je crois dans ma descente aux enfers, c'est là sans doute que le dérèglement qui aurait dû m'être salutaire devient dangereux, parce que, au cœur de la futaie, il n'y a personne pour me guider. La bonne grosse figure de *mamie* se dessine devant moi. Elle nous dépose Hélène et moi devant la piscine municipale. J'accepte l'image et ne tente même pas de la combattre. Je revois la bonne grosse figure, un sourire

bon enfant dans une vieille pomme replète. Je me revois, faussement soumise, recevant un de ses gros bécots comme on dit dans la famille, une chose à la fois molle et piquante, à laquelle se mêle un parfum lourd et capiteux qui n'a rien à voir avec un parfum de *mamie*. En retour, j'esquisse une sorte de grimace crispée qui se veut être un sourire, j'agite vaguement la main en guise d'au revoir. A peine la voiture a-t-elle disparu que je tire la petite sœur à marche forcée dans les rues désertes. Je m'enfonce inexorablement dans mes souvenirs avec une précision de forcenée. Ça sent l'oxygène chauffé à blanc. Nos pas claquent sur le bitume. L'air sec se déchire comme du papier. La petite sœur se laisse faire, docile. Je serre de plus belle sa main glacée et inerte ; elle s'y accroche de toutes ses forces comme à une bouée de secours.

Au cœur de la futaie, tout revient avec une acuité stupéfiante : la peur panique au moment d'acheter les billets dans la gare, le soulagement dans le compartiment quand le train démarre et, de nouveau, la peur quand le contrôleur me fixe d'un air soupçonneux, avant de repartir, me laissant seule face au regard bleu et inexpressif d'Hélène.

Pour mon malheur, je me souviens de tout, de façon implacable, précise, infaillible et peut-être bien que j'y prends du plaisir.

Mon cœur cogne dur. Je navigue en eaux troubles, frôle les écueils, chaque fois d'un peu plus près. Je me grise à revenir à cet instant vertigineux où je comprends que nous devons fuir, où je fais corps avec la petite sœur, plus de moi, plus de toi, deux en une. Malgré la folle peur, je me sens puissante en tendant la liasse de billets pour deux allers simples. Dans cette impulsion primordiale, dans ce réflexe de survie extrême, je puise au-delà de toute détresse, un sentiment enivrant de liberté. Je me découvre en mon pouvoir.

Aujourd'hui, tandis que je regarde avec tendresse celle que j'étais naguère, cette grande enfant bizarre à fleur de peau, je me dis que j'étais venue me perdre dans la forêt pour cela précisément. Pour revivre cette ivresse de la fuite, ce moment où pour la première fois je me vécus en mon pouvoir. C'était risqué, car comment m'avancer si loin dans le territoire des souvenirs et ne pas me rappeler le pourquoi de la fuite ?

### *2<sup>ème</sup> Extrait .*

Soudain, ma respiration s'est faite plus rapide. Avant même d'avoir posé un regard sur le second cliché, un trouble s'est emparé de moi comme si mon corps avait capté avant ma conscience ce qui se produirait. Ignorant encore ce qui provoquait cette émotion, je me suis attardée sur chaque détail de l'image, j'ai bien pris mon temps, essayant de comprendre, et chaque détail me frappait en plein cœur. Avant de commencer ce travail d'écriture, je me suis procurée ce cliché reproduit sur une carte postale. Maintenant que je suis tirée d'affaire et que les images ne sont plus néfastes mais au

contraire réparatrices, je peux à nouveau admirer cette magnifique pièce sans risque bien au contraire, et comprendre beaucoup mieux que par le passé ce qu'elle fait résonner en moi. Salomé s'offre aux regards, à la fois sage et provocante, sa robe brodée révélant l'étroitesse de sa taille et sa poitrine naissante, le mouvement lancinant de sa danse, sa longue chevelure qui, ceinte d'un diadème de pierres précieuses, ondoie tel un serpent, et posés sur elle les yeux lourds du roi Hérode, richement paré, trônant à sa droite.

C'est un travail remarquable. Je ressens une émotion profonde quand je songe à la grandeur des bâtisseurs de cathédrales, leur amour obstiné à léguer aux générations futures ces œuvres de foi en sorte que jamais la chaîne ne se rompe. J'adore aussi la façon dont le sculpteur se joue de la pierre pour suggérer la transparence des voiles autour des mouvements ondulants de la danse. C'est un magicien, un alchimiste qui transmute la matérialité de la pierre en forme subtile. Je devais déjà sentir cela à l'époque, sans que cela n'advienne à ma conscience, parce que j'étais trop happée par ce que me montrait la scène pour m'intéresser à la facture du chapiteau. Je me souviens m'être surtout préoccupée du positionnement très ambigu de leurs corps, la façon dont Hérode lui effleure le visage tandis qu'elle le regarde droit dans les yeux. Il bombe son poitrail en se penchant vers elle. Elle se cambre. Il paraît deux fois plus grand qu'elle, carré d'épaules, dans la force de l'âge. Sa barbe bouclée et soignée accentue sa maturité. Tournés vers elle, son torse de taureau et sa tête massive contrastent avec ses formes délicates. L'artiste a su donner à Salomé, à la fois craintive et offerte, une séduction irrésistible, mêlant rondeurs enfantines et courbes féminines, reproduisant le charme des jeunes vierges. La position de son corps est vraiment étrange. Elle croise les jambes, son buste ploie vers l'arrière entre recul et abandon.

Les autres élèves étaient sans doute passées à une autre activité depuis longtemps, peut-être prenaient-elles des notes sous la dictée tremblée de sœur Babette. Je ne me lassais pas de contempler cette œuvre. Je ne pouvais m'en arracher.

Et puis, brusquement, avec cette intelligence froide qui m'était venue depuis la fugue, je me suis dit que la stupidité de sœur Babette n'avait pas de fond, pauvre idiotie qui montrait pour son cours d'instruction religieuse une image aussi sensuelle à des adolescentes en pleine poussée hormonale, quand mon ricanement a été balayé par une attaque fulgurante des images.

*Je suis devant le garage de grand-père, pieds nus, en chemise de nuit de coton blanc. Je ne porte pas de culotte. J'ai l'impression d'être nue. Je n'aime pas cette sensation. La terre est glacée, humide de la rosée nocturne. J'entends un grincement, devine dans l'obscurité que le hayon est entrebâillé. Je soupire. Encore ce garage ! Je sais qu'il ne faut pas le faire, mais autant en finir avec ça. Je glisse un œil. Bien que je ne voie rien, je sais qu'il est trop tard, que cette fois ce contre quoi j'ai vaillamment lutté depuis des mois s'est produit. Piégée par les images, ma vieille ! Je me le dis*

*calmement, et même presque soulagée. Je passe sous le hayon, avance dans le noir. Tiens ! Ça y est, les halètements. Ensuite, démarrent les gémissements et les grognements, d'abord lointains, puis de plus en plus proches, juste au creux de l'oreille. Je ne vois rien pour le moment. Mais je reconnais immédiatement le parfum de chèvrefeuille. L'after-shave de grand-père sature littéralement la pièce. L'odeur s'immisce partout, jusque sur ma peau. Je commence à percevoir des ombres mouvantes, c'est lancinant, quelque chose qui se débat. Je ne voudrais pas voir mais je regarde quand même. Solidement maintenue, tentant d'arracher ses bras attachés à un vieux canapé élimé, la frêle silhouette continue de se débattre sous la forme massive qui bouge au-dessus. Je n'arrive pas à me souvenir de ce que c'est que ce canapé, seulement qu'il me rappelle quelque chose d'amusant – vague souvenir de jeux d'enfants avec les cousins. En dessous, l'ombre minuscule ne bouge plus, tandis que quelque chose s'agite de plus en plus. Fort heureusement, la pénombre m'empêche de reconnaître qui ou quoi que ce soit. Au bout d'un moment, j'ai l'impression d'être l'un des deux personnages, peut-être les deux à la fois, c'est très difficile à déterminer.*

*Il y a une bête ? Une grosse bête c'est sûr. Je me sens calme et horrifiée à la fois. Je me bouche les oreilles, ferme les yeux. L'odeur de chèvrefeuille est encore plus puissante. Ça suinte, me colle à la peau. J'ai envie de vomir. Je serre les mâchoires parce que je me dis que ce n'est pas bien de vomir, surtout quand il y a des gens qui vous regardent. La nausée monte en vagues acides, quelque chose se serre dans ma gorge, un bouchon, qui m'empêche de vomir.*